

LES PETITS CAHIERS D'ANATOLE

n° 19, octobre 2005

LA QUESTION DE L'IDENTITE A TRAVERS
L'ETUDE DES PRATIQUES FUNERAIRES

Véronique MARTHON

CITERES LABORATOIRE ARCHEOLOGIE ET TERRITOIRES

UMR 6173
CNRS – Université de Tours
33 allée Ferdinand de Lesseps, BP 60449
37204 Tours Cedex 03
lat@univ-tours.fr

<http://www.univ-tours.fr/lat>



La question de l'identité à travers l'étude des pratiques funéraires¹

The question of identity through the study of burial practice

Véronique MARTHON²

Mots-clefs : identité, pratiques funéraires, ethnicité, statut social, individu, haut Moyen Âge

Key-words : *identity, burial practice, ethnicity, status, individual, Early Middle Ages*

Référence bibliographique : V. Marthon, La question de l'identité à travers l'étude des pratiques funéraires, *Les petits cahiers d'Anatole*, n° 19, 18/10/05, 29395 signes, http://citeres.univ-tours.fr/doc/lat/pecada/pecada_19.pdf

L'archéologie funéraire est l'étude des restes matériels - dans ce cas des ossements, parfois de la peau, des cheveux, et du mobilier divers qui accompagne le défunt, que celui-ci appartienne à son vêtement, son équipement ou qu'il ait été déposé dans sa tombe. Mais c'est aussi l'étude des structures des sépultures, c'est à dire des fosses et des contenants, ainsi que des ensembles sépulcraux. Elle nous permet en premier lieu d'aborder le monde des morts dans les sociétés passées mais aussi d'appréhender certains aspects de la société des vivants (Ferdrière, 2000). Et c'est justement la société des vivants que nous approchons lorsque nous abordons la question de l'identité.

Le concept d'identité qui nous intéresse aujourd'hui regroupe notamment, pour ce qui est de l'archéologie funéraire, l'âge, le sexe et le genre, la classe sociale et l'appartenance ethnique des individus et des groupes inhumés.

Les interprétations archéologiques reposent sur le concept de « culture matérielle » - sur lequel nous ne reviendrons pas ici. Les sépultures, principalement parce qu'elles sont assez facilement reconnaissables, sont souvent considérées comme un moyen privilégié pour connaître la culture matérielle des populations passées et donc aborder des concepts tels que celui de l'identité.

En effet, les sépultures – qui sont des ensembles clos, c'est à dire des espaces où tous les dépôts ont été faits simultanément (nous laissons ici de côté le cas des sépultures collectives qui ont reçu plusieurs inhumés successivement) et volontairement – contiennent parfois un certain nombre d'objets de qualité, souvent en meilleur état de conservation que dans tout autre type de structure (notamment l'habitat), qui ont permis aux archéologues de définir des ensembles culturels. Il est d'ailleurs certaines civilisations, ou cultures, qui ne sont connues que par leurs sépultures. Rappelons de plus que la plupart des typologies que nous utilisons encore aujourd'hui ont été établies à partir des vestiges découverts dans les sépultures. Vestiges qui sont aussi souvent à la base des chronologies sur lesquelles se fondent nos

¹ Ms reçu le 15/06/05, accepté le 30/09/05. Lecteurs : Conseil d'Unité

² Doctorante à l'université de Tours, U.M.R. 6173 CITERES – Laboratoire Archéologie et Territoires

interprétations. Nous pouvons également considérer que les assemblages funéraires fournissent une représentation fixée d'une identité individuelle au moment de la mort. Mais aussi, et surtout, comme « les morts ne s'enterrent pas eux-même » (Parker-Pearson, 2001 : 84), les inhumations – et donc les sépultures qui sont les seules traces qui subsistent des rites funéraires – reflètent avant tout l'action des vivants. Elles doivent être considérées comme des actes profondément significatifs et pénétrés de sens divers ; et, comme elles s'intègrent dans un cadre culturel spécifique, elles fournissent des indications sur les sociétés dans lesquelles elles ont été pratiquées et leur contexte.

Nous devons également signaler en préambule que, traditionnellement, les archéologues ont appréhendé l'identité comme une seule variable (soit de race ou de classe, par exemple) alors qu'en réalité, un individu rassemble en lui différentes identités complexes en continuelle évolution, voire transformation.

Ainsi, pour plus de clarté, mais aussi parce que cela reflète la manière dont est menée la recherche, nous allons aborder séparément chacun des axes qui se regroupent sous le concept d'identité. Nous allons voir dans un premier temps comment a été étudiée l'identité ethnique des populations inhumées, puis leur identité sociale – concept qui a conduit à de nombreux débats théoriques –, enfin nous nous intéresserons à l'individu et à ce que les méthodes de l'anthropologie de terrain nous révèlent de son identité, puis nous aborderons un nouvel axe de recherche, centré sur le corps, développé depuis quelques années par les archéologues anglo-saxons.

Pour illustrer notre propos, nous utiliserons des exemples empruntés au haut Moyen Âge en Europe du Nord.

L'identité ethnique

Découvrir l'identité ethnique des populations inhumées a été très tôt un des objectifs principaux des archéologues. Cela est en partie dû, nous l'avons envisagé précédemment, au contexte idéologique de la fin du 19^e et surtout du début du 20^e siècle et à la part prise par les archéologues dans la fabrication des identités nationales. Très tôt également les chercheurs ont tout naturellement vu le mobilier funéraire associé aux sépultures comme un marqueur d'identité ethnique.

Pour les peuples connus par les sources écrites, la démarche était la suivante : les vestiges archéologiques retrouvés, en particulier dans les sépultures, étaient associés à des « cultures archéologiques » – telles que définies par le préhistorien allemand Gustav Kossinna à la fin du 19^e siècle – qui étaient ensuite associées aux « peuples » mentionnés dans les sources écrites.

Ainsi, en France, mais aussi en Angleterre, durant toute la première moitié du 20^e siècle, et parfois au-delà, les archéologues travaillant sur le haut Moyen Âge se sont appliqués à identifier les occupants des grandes nécropoles par rangées, pour étudier l'implantation des populations migrantes d'origine germanique – puis scandinave pour l'Angleterre – sur le territoire, selon un modèle diffusionniste. Ces derniers considérant que des pratiques funéraires distinctes caractérisaient les différentes cultures ou peuples (Salin, 1950-1959 ; Périn, 1981).

Dans ces grands ensembles funéraires ruraux, les sépultures soit dépourvues de tout mobilier funéraire, soit contenant des ustensiles en céramique ou de la vaisselle en verre, étaient traditionnellement attribuées à la population indigène – gallo-romaine pour la Gaule – ; tandis que les tombes des nouveaux arrivants germaniques – majoritairement celles de francs en Gaule et des saxons en Angleterre – étaient celles qui renfermaient notamment des

armes et des bijoux. Ce mobilier était ensuite comparé aux objets similaires découverts dans les aires géographiques d'origine de ces peuples, justifiant ainsi l'interprétation ethnique.

Le type de contenant est un autre critère qui a parfois été utilisé pour faire une distinction entre les individus appartenant à des peuples différents ; ainsi, les sarcophages étaient souvent attribués aux habitants indigènes, gallo-romains.

Certains objets ont également été considérés comme des marqueurs ethniques. C'est particulièrement le cas des armes, comme la francisque, une hache de jet, qui a été identifiée, d'après des sources écrites du 8^e siècle, comme l'arme des guerriers francs, ou encore le saxe, épée courte à un seul tranchant, qui a donné son nom aux saxons, bien que ce dernier se rencontre fréquemment dans des tombes situées en dehors de l'aire géographique saxonne.

La morphologie du squelette, enfin, et en particulier des crânes des inhumés, a également été étudiée par les anthropologues pour distinguer les différentes races existantes. Ainsi, la Société d'Anthropologie de Paris, fondée en 1859 par Paul Broca, avait choisi de développer comme thème principal « l'étude scientifique des races humaines », et, durant de nombreuses années, les anthropologues ont proposé de nombreuses méthodes de mesures afin d'identifier et de différencier les races par le squelette. Différents types humains ont ainsi été reconnus : opposant des sujets au crâne long (ou dolichocéphales), au crâne moyen (mésocéphales) et au crâne court (brachycéphale) (voir par exemple l'étude anthropologique du cimetière d'Hérouvillette publiée par J. Dastugue et S. Torre en 1971). Ces études, engagées pour la préhistoire, ont très tôt été reprises par des archéologues travaillant sur le haut Moyen Âge (par exemple Flavigny, 1989).

Pour illustration nous pouvons citer ici deux exemples – parmi de très nombreux – d'étude de nécropoles mérovingiennes où le type de mobilier présent dans les tombes a été corrélé aux indices morphologiques relevés sur les squelettes pour établir des divisions ethniques parmi les inhumés.

L'archéologue allemand Neil M. Huber, dans une étude des cimetières par rangées publiée en 1967, a différencié les Allemands, inhumés avec des armes et dont le crâne était plutôt allongé, des Gallo-Romains au crâne plus court. Ses conclusions, qui semblent encore empreintes de racisme, étaient que la population germanique était restée pure de toutes les influences étrangères (exemple cité par Effros, 2003 : 106).

En France, nous pouvons citer l'étude de la nécropole de Frénouville (Calvados) pour laquelle, dans son étude anthropologique, Luc Buchet a essayé de caractériser morphologiquement les deux groupes distincts qui apparaissaient par la répartition du mobilier funéraire et ainsi d'isoler des individus indigènes et des individus exogènes, dont les sépultures sont postérieures à la période des grandes migrations (Buchet, 1978).

Nous devons souligner que ces recherches, qui ont été conduites durant la période de développement de l'archéologie, s'inscrivaient dans le cadre de l'étude de l'histoire du peuplement et de l'occupation du sol. Du point de vue de la démarche, le parallèle avec les études de la toponymie, qui se sont développées en France à la fin du 19^e siècle et ont connu un grand succès jusque dans les années 1970 et parfois au-delà, se substituant parfois à l'archéologie, est particulièrement éclairant. Ces deux approches reposent sur une conception ethnique du peuplement qui ne peut alors s'exprimer qu'en terme d'invasion ou de migration.

Il était admis que la sédentarisation de tribus germaniques sur le territoire gaulois visible par la présence d'un mobilier funéraire nouveau dans les sépultures et de squelettes présentant des caractéristiques morphologiques différentes, l'était aussi par les noms de lieux qui se trouvent fixés jusqu'à nous. Ainsi, pour la période qui nous intéresse ici, une distinction était faite entre des toponymes gallo-romains (par exemple ceux se terminant par *-acum*) et des toponymes germaniques (à désinences en *-ham*, *heim*, *bœuf* par exemple) (pour une présentation historiographique et une remise en question des études toponymiques voir Zadora-Rio, 2001).

Cette démarche, qui est celle de l'archéologie dite traditionnelle, ou du paradigme de l'histoire culturelle qui a dominé la discipline durant la majeure partie du 20^e siècle, a toutefois été vivement critiquée. En effet l'équation « culture matérielle égale ethnie » qu'elle suppose est aujourd'hui jugée irrecevable car trop simpliste ; tout comme l'attribution d'un objet particulier à une « culture » spécifique (par exemple à propos de la francisque et du saxe voir Pohl 1998, particulièrement : 27-40). De même, les anthropologues reconnaissent depuis déjà de nombreuses années que les restes osseux ne sont presque jamais représentatifs d'une ethnie (par exemple Crubézy 2000 : 13). Cependant, nous ne pouvons que remarquer que certains chercheurs utilisent encore de tels présupposés, alors que de nouveaux modèles théoriques, liés à une redéfinition des concepts de culture et d'ethnie, ont été proposés (notamment Fehr, 2002). Nous savons également aujourd'hui que les coutumes funéraires se sont influencées les unes les autres lors de contacts entre des cultures différentes au début du Moyen Âge ; et que les pratiques funéraires développées par les nouveaux occupants du Nord de la Gaule, qui d'une part différaient de celles qu'ils pratiquaient dans leur région d'origine, ont, d'autre part, rapidement été adoptées par la population indigène selon un processus d'acculturation. Il semble que plus personne aujourd'hui ne qualifierait une tombe du haut Moyen Âge contenant des armes de tombe germanique (par exemple Périn, 1980).

En effet, la perception et la compréhension de l'identité ethnique ont beaucoup évolué. De très nombreuses publications récentes, en particulier de chercheurs anglo-saxons, montrent que si l'intérêt pour cette question a été renouvelé, elle est surtout abordée de manière radicalement différente (voir notamment Jones, 1997 ; Gillett, 2002 ; Lucy et Reynolds, 2002 avec cependant dans ce dernier ouvrage des études qui s'inscrivent encore dans la tradition de l'histoire culturelle, notamment celle de Welch, 2002). Tout d'abord, le concept même d'ethnie est aujourd'hui beaucoup discuté (Moreland, 2000 souligne surtout le manque de théorisation de l'ethnicité et de la culture matérielle, ainsi que des relations entre les deux). Jugé fortement connoté idéologiquement, ce concept, tout comme celui de culture, est maintenant considéré comme une abstraction, produit de l'histoire et pour cela arbitraire, conventionnelle et changeante (pour une histoire du concept d'identité et une définition « qui marche », selon les propos de son auteur, voir Jones, 1997 : chap. 2, 3 et 4, pp. 15-83), et comme avant tout une construction sociale (Lucy, Reynolds, 2002). La culture matérielle ne refléterait donc pas tant l'identité ethnique mais plutôt les différents intérêts de groupes (Trigger, 1989 : 383), en fonction de choix politiques et idéologiques. Il s'agirait en fait plus d'une conscience ethnique que d'une identité ethnique.

Si la question de l'identité ethnique semble n'avoir que très récemment fait l'objet de débats théoriques, celle de l'identité sociale, que nous allons aborder maintenant, a connu un tout autre parcours que nous allons tenter d'exposer brièvement.

L'identité sociale

L'identité sociale est un concept très large, qui regroupe différents champs tels que l'ethnicité, mais aussi les croyances religieuses ou encore les hiérarchies sociales. C'est ce dernier point que nous allons plus particulièrement développer ici. Si la recherche sur les identités ethniques est très longtemps restée ancrée dans le paradigme de l'histoire culturelle, la question de l'identité sociale et de son lien avec la culture matérielle a quant à elle été théorisée par plusieurs courants de pensée qui se sont plus ou moins succédé dans la seconde moitié du 20^e siècle, sans toutefois qu'une nouvelle approche éclipse totalement la ou les précédentes.

De même qu'une analogie directe était faite entre le type de mobilier et l'appartenance ethnique de son possesseur, ce même mobilier funéraire – qui se révèle être extrêmement variable en qualité mais aussi en quantité d'une tombe à l'autre au sein d'un même ensemble sépulcral – a aussi été utilisé pour déterminer la richesse des individus inhumés. Les variations apparentes de richesse dans les sépultures représentant les différences de statut entre les inhumés. De la même manière encore, pour la période qui nous intéresse ici, les classes d'individus identifiées étaient alors rapprochées de celles mentionnées dans les sources écrites. Ainsi, par exemple, les chercheurs allemands J. Werner, K. Böhner et H. W. Böhme ont, au milieu du siècle dernier, attribué les sépultures retrouvées dans les cimetières par rangées (*Reihengräberfeld*) respectivement à des *laeti* (des sujets semi-libres au service de l'armée romaine) et à des *foederati* (des guerriers indépendants alliés des romains), ou parfois aux deux, en raison de la grande richesse de certaines tombes (Effros, 2002 : 102).

Comme illustration de cette démarche, nous pouvons signaler parmi d'autres l'étude de l'archéologue allemand Rainer Christlein qui a proposé une classification des tombes des cimetières par rangées en quatre « groupes de qualité » (*Qualitätsgruppen*) suivant une évaluation de la quantité et de la qualité du mobilier funéraire qu'elles renfermaient (Christlein, 1973, voir aussi Steuer, 1989 : 103-104 ; Périn, 1998 : 172-173). Ainsi, le groupe A rassemblait les tombes très pauvres à pauvres, qui ne contenaient pas ou très peu de mobilier funéraire ; le groupe B des tombes moyennement riches à riches comprenant des armes pour les hommes et des objets de parures pour les femmes, accompagnés de vaisselle en verre ; les inhumations du groupe C rassemblaient des armes, des éléments de harnachement de chevaux pour les hommes et pour les femmes des bijoux en plus grand nombre que dans le groupe précédant et composés de matériaux estimés plus précieux (argent et or), accompagnés dans les deux cas de vaisselle de bronze et de verre ainsi que d'ustensiles en bois ; enfin, le dernier groupe, D, rassemblait les tombes exceptionnelles par leur richesse, presque de rang royal, qui renfermaient, en plus du mobilier déjà rencontré dans le groupe de qualité C, des objets fabriqués spécialement pour être enfouis avec le défunt. Des sépultures comme celles découvertes à Morken, Kreffeld-Gellep, Cologne, Tournai ou encore Saint-Denis ont été rattachées à ce dernier groupe.

Cette méthode, si elle a été critiquée et remaniée, notamment par Heiko Steuer (Steuer, 1989), ou au contraire totalement récusée par exemple par Ross Samson (Samson, 1987), a cependant eu une grande influence sur les recherches allemandes, françaises et anglaises. Ainsi par exemple, les sépultures identifiées comme les tombes de chefs dans les nécropoles mérovingiennes françaises étaient rattachées au groupe C de Christlein (Périn, 1998). A son tour, la notion de « tombe de chef » est aujourd'hui remise en cause, et pour la qualification des tombes remarquables est aujourd'hui préféré un vocabulaire plus neutre, comme celui de « tombe privilégiée » (voir Duval, Picard, 1986).

Hormis la richesse du mobilier funéraire présent dans les tombes et l'association de types d'objets spécifiques, d'autres critères sont également utilisés par les archéologues – souvent en association – pour établir une hiérarchie entre les inhumés. Ainsi tout d'abord le type de sépulture (sépulture en pleine terre, en sarcophage ou dans une chambre funéraire par exemple), ses dimensions (largeur et profondeur de la fosse), un éventuel signalement de surface (pouvant aller de la stèle funéraire inscrite ou non, à l'enclos funéraire et jusqu'au tumulus) sont autant de critères jugés objectifs pour établir une distinction d'ordre social entre les sépultures. L'emplacement des tombes est un autre critère souvent retenu – emplacement au sein d'un site et en fonction des autres sépultures environnantes et surtout, dans les cas où la nécropole comportait un édifice, emplacement de la ou des tombes autour et au sein de celui-ci. Les tombes considérées comme les plus privilégiées étant celles se trouvant à l'intérieur d'un édifice, que ce soit une *memoria*, une basilique funéraire ou encore un lieu de culte.

Enfin, certaines atteintes osseuses et dentaires sont aussi considérées comme représentatives du niveau social du défunt, plus exactement de ses conditions de vie – le niveau social étant déduit dans un deuxième temps. Ainsi, plusieurs « indicateurs de stress » peuvent être observés. L'hypoplasie de l'émail dentaire (apparition d'une ou plusieurs lignes sur la face vestibulaire des dents), la cribra orbitalia (aspérité du toit de l'orbite), ou encore les lignes de Harris qui apparaissent sur les os longs, témoignent d'une malnutrition durant la croissance. La carie dentaire, de même que l'usure des dents, peuvent informer sur la nature de l'alimentation des individus et ainsi permettre de déterminer si ils ont évolué dans un milieu favorisé ou non (par exemple Crubézy, 1994). Enfin, certaines pathologies ou traumatismes peuvent donner des indications sur les tâches accomplies par un individu durant sa vie ; tâches qui seront ensuite reliées à sa « fonction sociale » (Pálfi, Dutour, 1995 ; et dans le volume *L'identité des populations archéologiques*, paru en 1996, voir par exemple les participations de Lagier : 197-205 ; Bailly-Maître, Simonel, Barré et Boule : 211-243 ; Pálfi, Dutour : 245-269 ; et de Mafart : 271-285).

Comme dans le cas de l'identité ethnique, les chercheurs ont de plus en plus mis en doute les raisonnements implicites à propos des relations directes entre culture matérielle et statut social. Deux grandes orientations dans ce débat, qui s'est aussi tenu à un niveau théorique, doivent être présentée ici.

La première rupture avec le paradigme de l'histoire culturelle, avant tout descriptive et empirique, est apparue dans les années 1960-1970 avec le développement de la « New Archaeology » – ou archéologie processuelle. Plutôt positivistes, les adeptes de ce courant affirment que tous les aspects des systèmes socioculturels passés sont accessibles par l'archéologie, y compris le sub-système social qui nous intéresse ici.

Lewis R. Binford, considéré comme le fondateur de ce courant, a consacré un article au potentiel informatif des pratiques funéraires (Binford 1972). Sans reprendre ici tout son développement, nous pouvons souligner que Binford a proposé qu'il fallait chercher (1) une corrélation directe entre le rang social du défunt et le nombre de personnes en relation avec lui ; (2) les facettes de ce qu'il définit comme la « personne sociale » (*social persona*) du défunt (qui sont les différentes identités sociales qu'il avait durant sa vie et qui sont reconnues au moment de sa mort) qui apparaissent dans les rituels funéraires et qui peuvent varier directement selon la position sociale que celui-ci occupait durant sa vie. Ces diverses facettes sociales qui peuvent engendrer un traitement funéraire différent pour Lewis Binford, sont notamment l'âge, le sexe, la position sociale et l'affiliation sociale du défunt. Entrent aussi en compte les circonstances et le lieu de la mort.

Les généralisations auxquelles il parvient sont que : (1) plus les sociétés sont complexes et plus elles semblent avoir des pratiques funéraires complexes – plus d'informations à propos des diverses identités de la personne sociale étant représentées dans l'inhumation ; (2) qu'il y a une corrélation directe entre l'identité de l'individu inhumé et son mode d'inhumation, en effet, il a observé dans son échantillon des relations particulières entre la « personne sociale » (avec ses différentes facettes) et le traitement du corps, son dépôt, la forme de la tombe, son orientation, sa localisation et la quantité de mobilier funéraire déposé.

Sa démarche, qui a fait de nombreux adeptes, a été très rapidement et vivement critiquée par plusieurs courants théoriques nouveaux qui se sont développés à partir des années 1980 et qui sont rassemblés sous le nom d'archéologie post-processuelle. Parmi eux, celui de l'archéologie contextuelle, développé par l'archéologue britannique Ian Hodder, se caractérise notamment par la grande importance accordée à la pensée symbolique et à l'idéologie des peuples passés (pour une présentation de ce paradigme et des différents courants théoriques rassemblés sous le terme post-processualisme voir notamment Hodder, 2003).

Pour les archéologues post-processualistes, les pratiques funéraires ne sont pas le simple reflet de l'ordre social. Dans leurs études, Ian Hodder et ses étudiants, ont montré que des idées complexes, liées par exemple à la religion ou encore à la rivalité entre les individus, jouaient aussi des rôles significatifs dans les coutumes funéraires. Ils ont aussi beaucoup insisté sur le fait que la culture matérielle était utilisée comme un élément actif dans les relations sociales.

Pour ces différentes raisons, afin de pouvoir déterminer la signification sociale des pratiques funéraires, Ian Hodder a suggéré que les archéologues devaient examiner tous les aspects des témoignages archéologiques (Hodder, 2003). Dans le nouveau modèle qu'il envisageait pour l'analyse des sépultures, il a exposé la nécessité d'une étude à trois échelles différentes : (1) à l'échelle régionale : l'emplacement du cimetière ou des tombes dans le paysage et en relation avec les habitats ; (2) à l'échelle du cimetière : le modèle de répartition spatiale à l'intérieur du cimetière et (3) à l'échelle de la tombe : le micro-emplacement des objets et des os dans la tombe (Hodder 1980).

Parmi ses conclusions, nous pouvons retenir, pour le sujet qui nous intéresse ici, qu'il existe une possibilité d'inversion, de travestissement ou de distorsion de la réalité sociale dans les pratiques funéraires. Ainsi, lorsque nous abordons l'étude des sépultures, nous ne devons pas nous attendre à trouver des corrélations simples entre les tombes et l'organisation sociale, qui n'est toutefois pas totalement cachée, certains de ces aspects pouvant être appréhendés.

Alors que ces courants théoriques en archéologie ont connu des développements importants, notamment dans les pays anglo-saxons, il semble qu'ils ont finalement eu assez peu d'impact sur les interprétations des cimetières du haut Moyen Âge, en particulier les propositions de la *New Archaeology* (Lucy, Reynolds, 2002 : 8). Cependant, à titre d'exemple d'application des principes développées par Lewis Binford et Ian Hodder nous pouvons retenir les études des archéologues britanniques Chris Arnod (Arnold, 1980) et Elen Pader (Pader, 1982) qui ont inscrit leurs études dans le paradigme de l'archéologie processuelle pour le premier et dans celui de l'archéologie contextuelle (post-processuelle) pour la seconde.

Pour terminer examinons celui qui est n'est apparu que ponctuellement dans notre exposé jusqu'à présent, et qui, a durant les premiers développements de l'archéologie, assez peu intéressé les archéologues, mais qui pourtant était au centre de la pratique spécifique que nous étudions : l'individu défunt et plus particulièrement ses restes squelettiques.

L'individu et le retour au corps

C'est tout d'abord l'âge et le sexe des individus qui peut être déterminé à partir des squelettes découverts lors des fouilles archéologiques. Cependant, de l'aveu des anthropologues, de nombreux problèmes méthodologiques subsistent pour ces déterminations. Avant de présenter les méthodes les plus couramment employées par les anthropologues, rappelons que si l'âge des sujets périnataux, des enfants et des adolescents peut être déterminé à un an près environ, car les méthodes utilisées reposent sur la croissance (dentaire et osseuse), il n'en est pas de même pour les adultes. En effet, les méthodes pour la détermination de l'âge des adultes reposent sur l'observation de la sénescence des os, processus qui est très variable d'un individu et d'une population à l'autre. L'inverse se produit pour la diagnose sexuelle qui peut être faite pour les sujets adultes mais pas pour les sujets immatures.

Pour les sujets périnataux, la méthode la plus employée est celle de l'âge statural, reposant sur la taille des os, par comparaison avec une population de référence. Pour les

enfants, la méthode la plus fiable pour l'estimation de l'âge repose sur le degré de maturation dentaire (minéralisation et éruption dentaire), tandis que pour les adolescents, l'examen de la synostose (ou soudure) des points d'ossification prévaut. L'âge statural peut également être utilisé mais est moins fiable que les autres méthodes pour les sujets immatures. Pour les sujets adultes donc – le squelette étant mature vers vingt-cinq ans – il n'existe pas de méthodes aussi fiables. Toutes sont liées à des phénomènes dégénératifs. La plus ancienne reposait sur la synostose des sutures crâniennes ; l'examen de l'usure dentaire a également été employé, mais elle est en fait plutôt liée à l'alimentation ; ont également été pris en compte la transformation de la surface symphysaire du pubis et le degré d'ostéoporose des têtes de l'humérus et du fémur (parmi la bibliographie très abondante sur le sujet, voir les nombreux articles parus dans les *Bulletins et Mémoires de la Société Anthropologique de Paris* ; Crubézy, 2000 ; Theureau, 1996).

Il y a deux approches principales pour la détermination du sexe chez les sujets adultes. Les méthodes morphologiques et les méthodes morphométriques. Comme pour l'estimation de l'âge, il est nécessaire de multiplier les critères. C'est sur le bassin (les os coxaux) que l'on trouve les caractères les plus pertinents pour l'attribution du sexe (Crubézy, 2000 ; Bruzek, 1991). Cependant, c'est un os fragile, qui se conserve assez mal.

Ces difficultés que rencontrent les anthropologues à déterminer le sexe ou estimer l'âge des individus inhumés – accentuées encore par le fait que nous ne disposons pas toujours d'individus complets et que les ossements mis au jour sont en plus ou moins bon état de conservation – auxquelles s'ajoutent celles que nous avons évoqué auparavant concernant l'identification de types raciaux et les critères utilisés pour découvrir les conditions de vie des inhumés illustrent également les difficultés que nous avons à donner une identité à ces défunts. Pourtant, c'est vers le corps que s'orientent les dernières propositions théoriques.

Brièvement donc, pour terminer, je souhaiterai aborder les notions très nouvelles en archéologie de *corporeality* et d'*embodiment*. Développée ces dernières années par les chercheurs anglo-saxons, ce concept vise à étudier les « constructions corporelles de l'identité » (Fisher, DiPaolo Loren, 2003). C'est à dire, l'identité étant une construction et « le corps étant le lieu de la formation de l'identité » (*ibidem* : 225), étudier comment se manifeste la présentation et la représentation de soi par le corps. Par le choix de ses vêtements, de sa parure, de la modification de son corps, de sa posture, de sa gestuelle, un individu revêt une « peau sociale » qui lui permet de s'identifier à un groupe, quel qu'il soit. Il peut, par ce moyen, mettre en avant certains aspects de son identité, mais aussi en masquer d'autres, selon des objectifs qui évoluent tout au long de sa vie. Enfin, comme cette représentation de soi, personnelle, s'inscrit dans un cadre social et un espace défini, elle peut aussi être manipulée par les autres ; les pratiques funéraires, assumées par l'entourage du défunt, peuvent illustrer ce dernier aspect.

Comment, avec les vestiges matériels dont nous disposons en archéologie, atteindre cette perception et cette représentation de soi ?

Les restes squelettiques du corps sont le plus souvent traités par les archéologues comme un objet parmi les autres dans la tombe (Meskell, 2000), les anthropologues seuls s'attachant à restituer un peu de leur expérience vécue. Et c'est à cette expérience vécue que les chercheurs travaillant dans ce cadre accordent la plus grande importance. Pour eux, il ne faut plus regarder ce que porte l'individu dans sa sépulture pour ensuite le classer dans des catégories particulières, mais être attentif à la façon dont il le porte. Il ne faut pas non plus s'arrêter au corps seul car, comme lui, la culture matérielle – qui est considérée comme une « extension du corps » (Fisher, DiPaolo Loren, 2003 : 229) est aussi utilisée pour construire, maintenir, contrôler et transformer les identités (Gilchrist, 1994 : 44).

Inscrit dans cette nouvelle approche du corps et de l'identité, Andrew Tyrrell (Tyrrell, 2000) a proposé une étude de l'identité ethnique au début du Moyen Âge en Angleterre. Reconnaisant que l'ethnicité n'est pas prédéterminée par le corps, pas plus que directement

accessible par la culture matérielle (« A distribution of skeletal traits or allele frequencies does not make an Anglo-Saxon any more than does a disc brooch and a cloisonné belt buckle. », p. 139. Il souligne un peu plus loin, p. 140, l'inadéquation du témoignage archéologique et des sources matérielles pour l'étude des ethnicités passées), et conscient des abus induits par l'étude de la variation biologique humaine à des fins d'identification ethnique, il propose d'intégrer à l'étude de l'ethnicité le concept d'« idiome du corps » (*body idiom*), des symboles identitaires utilisés dans la façon de s'habiller, dans l'équipement de la tombe, et dans les textes, l'art, etc.. Son but étant de savoir comment, pourquoi et quand la culture matérielle et le langage du corps étaient utilisés pour symboliser l'identité.

Enfin, c'est principalement dans les recherches sur le genre – catégorie construite par excellence puisqu'il s'agit d'une distinction sociale entre masculinité et féminité qui ne coïncide pas toujours avec le sexe biologique – que ce thème nouveau a surtout trouvé des répercussions importantes (par exemple Gilchrist, 1994). Pendant très longtemps, avant le développement de l'anthropologie de terrain qui a engendré la présence quasi-systématique d'un anthropologue lors de la fouille de tout ensemble funéraire, le sexe des individus inhumés était très souvent déterminé à partir du mobilier les accompagnant (et il n'est pas exclu, lorsque les os ne sont pas conservés, que certains archéologues procèdent encore ainsi). Des typologies d'objets liés au genre ont été constituées, identifiant des objets de genre masculin spécifiques, des objets de genre féminin spécifiques et des objets de genre neutre (pour certains archéologues et historiens ceux retrouvés dans les tombes des jeunes enfants (Effros, 2003)). Nous pouvons nous demander quel est le poids des propres modèles et des préjugés des observateurs dans de telles typologies.

Une étude des relations entre l'identité de genre et le corps pour la période qui nous intéresse ici a été faite à partir de plusieurs cimetières anglais par Christopher Knüsel et Kathryn Ripley (Knüsel, Ripley, 2000). La comparaison entre le sexe biologique des individus déterminé à partir de l'analyse du squelette et les assemblages de mobilier funéraire supposés genre masculin spécifiques ou genre féminin spécifiques a révélé la présence de squelettes d'hommes avec du mobilier funéraire supposé de femme...

Ce développement nouveau des recherches sur le corps, très intéressantes et novatrices dans leurs principes mais qui semblent néanmoins assez difficile à mettre en application avec les seules données de l'archéologie, traduit néanmoins un renouveau dans la recherche archéologique sur l'identité – et l'archéologie funéraire semble trouver sa place dans ces nouvelles pistes d'investigation.

Voyant dans un premier temps des analogies simples et directes entre le mobilier funéraire et l'identité ethnique ou sociale des populations qu'ils étudiaient, fortement influencés par les idéologies dominantes de leurs époques, il semble que les archéologues, dans un deuxième temps ont réfléchi sur les concepts – souvent empruntés aux autres disciplines des sciences humaines – qu'ils utilisaient et aux moyens qu'ils avaient, avec les sources matérielles, de renseigner ces problématiques spécifiques. Cependant, même si de nombreuses avancées théoriques ont été faites, l'examen des études de sites et des raisonnements des archéologues montre que les modèles interprétatifs supposant, parfois inconsciemment, des liens directs entre les vestiges matériels quels qu'ils soient et les identités ethniques et sociales des individus inhumés domine encore fortement aujourd'hui, cela aussi probablement en raison de la rupture qui existe entre les réflexions théoriques et les études pratiques en archéologie.

BIBLIOGRAPHIE

ARNOLD 1980

Arnold C. J. – Wealth and social structure : a matter of life and death, in RAHTZ P., DICKINSON T.M., WATTS L. (eds), *Anglo-Saxon Cemeteries 1979 (British Archaeological Reports, British Series 82)*, Oxford : 81-142.

BONIS et al. 2002

Bonis A. et al. – Dossier : Constructions identitaires dans les sociétés passées et présentes, *Les Nouvelles de l'Archéologie*, 90-4 : 5-30.

BINFORD 1972

Binford L. R. – Mortuary practices : their study and potential, in : BINFORD L.R. (dir.), *An Archaeological Perspective*, Seminar Press, New York : 208-243. [publié la première fois dans : BROWN J. A. (ed), *Approaches to the social dimension of mortuary practices*, *Memoirs of the Society for American Archaeology*, 25, *American Antiquity*, 36, 3, 2. 1971 : 6-29]

BRUZEK 1991

Bruzek J. – *Fiabilité des procédés de détermination du sexe à partir de l'os coxal. Implication à l'étude du dimorphisme sexuel de l'homme fossile*. Thèse de doctorat, Muséum National d'Histoire Naturelle, Institut de Paléontologie Humaine, Paris.

BUCHET 1978

Buchet L. – La nécropole gallo-romaine et mérovingienne de Frénouville (Calvados). Etude anthropologique, *Archéologie Médiévale*, VIII : 5-54.

BUCHET 1981

Buchet L. – L'anthropologie des Francs, *Dossiers Histoire et Archéologie*, 56 : 78-81.

BUCHET, LORREN 1977

Buchet L., Lorren C. – Dans quelle mesure la nécropole du haut Moyen-Age offre-t-elle une image fidèle de la société des vivants ?, in *La Mort au Moyen-Age*, Actes du colloque de la Société des Médiévistes de l'Enseignement Supérieur Public, Strasbourg, juin 1975, Istra : 27-49.

CHRISTLEIN 1973

Christlein R. – Besitzabstufungen zur Merowingerzeit im Spiegel reicher Grabfunde aus West- und Süddeutschland, *Jahrbuch des römisch-germanischen Zentralmuseum Mainz*, XX: 147-180.

CRUBEZY 1994

Crubézy E. – Le recrutement et l'organisation des cimetières paroissiaux : perspectives pour une ethnohistoire, in : FIXOT, ZADORA-RIO (dir.), *L'église, le terroir*, Monographie du CRA 1, Paris : 132-138.

CRUBEZY 2000

Crubézy E. – L'étude des sépultures ou du monde des morts au monde des vivants. Anthropobiologie, archéologie funéraire et anthropologie de terrain, in CRUBEZY E., MASSET C., LORANS E. et al.- *L'archéologie funéraire*, Paris, Editions Errance : 8-54.

CRUBEZY, MASSET, LORANS et al. 2000

Crubézy E., Masset C., Lorans E. et al. – *L'Archéologie funéraire*, Paris, Editions Errance

DASTUGUE, TORRE 1971

Dastugue J., Torre S. – Le cimetière d'Hérouvillette (VI^e-VII^e siècle). Etude anthropologique, *Archéologie Médiévale*, 1 : 127-144.

DEMOULE 1999

Demoule J.-P. – Ethnicity, culture and identity : French archaeologists and historians, *Antiquity* 73, Special Section : « Theory in French Archaeology » : 190-198.

DUVAL, PICARD 1986

Duval Y., Picard J.-Ch. – *L'inhumation privilégiée du IV^e au VIII^e siècle en Occident*, Actes du colloque tenu à Créteil les 16-18 mars 1984, Paris, Picard.

EFFROS 2003

Effros B. – *Merovingian Mortuary Archaeology and the Making of the Early Middle Ages*, Berkeley, University of California Press.

FEHR 2002

Fehr H. – *Volkstum* as Paradigm : Germanic people and Gallo-Romans in Early Medieval Archaeology since the 1930s, in Gillett A. (ed.), *On Barbarian Identity: Critical Approaches to Ethnicity in the Early Middle Ages*. Studies in the Early Middle Ages, 4, Turnhout, Brepols Publishers : 177-200.

FERDIERE 2000

Ferdière A. – Introduction, in CRUBEZY E., MASSET C., LORANS E. et al.- *L'Archéologie funéraire*, Paris, Editions Errance : 5-7.

FISHER, DIPAOLO LOREN 2003

Fisher G., DiPaolo Loren D. – Embodying Identity in Archaeology. Introduction, *Cambridge Archaeological Journal* 13-2 : 225-230.

FLAVIGNY 1989

Flavigny L. – Etude anthropologique et image du barbare à travers l'oeuvre de l'abbé Cochet et celle de ces correspondants, in BARRAL I ALTET X. (dir.), *Les mérovingiens: archéologie et historiographie*, Actes des VI^e Journées Nationales de l'Association Française d'Archéologie Mérovingiennes, juin 1984, Paris, Errance : 33-34.

FRAZER, TYRRELL 2000

Frazer W.O., Tyrrell A. (eds) – *Social Identity in Early Medieval Britain*, Londres, New York, Leicester University Press.

GILCHRIST 1994

Gilchrist C. – Medieval bodies in the material world: gender, stigma and the body, in KAY S., RUBIN M. (eds), *Framing Medieval Bodies*, Manchester et New York, Manchester University Press: 43-61.

GILLETT 2002

Gillett A. (ed.) – *On Barbarian Identity: Critical Approaches to Ethnicity in the Early Middle Ages*. Studies in the Early Middle Ages, 4, Turnhout, Brepols Publishers.

HAWKES 1954

Hawkes C. – Archaeological Theory and Method: Some Suggestions from the Old World, *American Anthropologist*, 56 : 155-168.

HODDER 1980

Hodder I. – Social structure and cemeteries : a critical appraisal, in RAHTZ P., DICKINSON T.M., WATTS L. (eds), *Anglo-Saxon Cemeteries 1979 (British Archaeological Reports, British Series 82)*, Oxford : 80 : 161-169.

HODDER 2003

Hodder I. (ed.) – *Reading the past : current approaches to interpretation in archaeology*, Cambridge (1^{ère} ed. 1986).

JONES 1997

Jones S. – *The Archaeology of Ethnicity*, Londres.

KNÜSEL, RIPLEY 2000

Knüsel C., Ripley K – The *Berdache* or Man-woman in Anglo-Saxon England and Early Medieval Europe, in FRAZER W.O., TYRRELL A. (eds), *Social Identity in Early Medieval Britain*, Londres, New York, Leicester University Press : 157-192.

LE JAN 2003

Le Jan R. – *La société du haut Moyen Âge, VI^e-IX^e siècle*, Armand Colin, Paris.

L'identité... 1996

L'identité des populations archéologiques, Actes des XVI^e Rencontres Internationales d'Archéologie et d'Histoire d'Antibes (19-21 octobre 1995), C.N.R.S..

LUCY, REYNOLDS 2002

Lucy S., Reynolds A. (eds) - *Burial in Early Medieval England and Wales*, Londres.

MESKELL 2000

Meskell L. – Writing the body in archaeology, in RAUTMAN A.E. (ed.), *Reading the Body : Representation and Remains in the Archaeological Record*, Philadelphia, University of Pennsylvania Press : 13-21.

MORELAND 2000

Moreland J – Ethnicity, Power and the English, in FRAZER W.O., TYRRELL A. (eds), *Social Identity in Early Medieval Britain*, Londres, New York, Leicester University Press : 23-52.

PADER 1982

Pader E.-J. – *Symbolism, Socials Relations and the Interpretation of Mortuary Remains*, BAR International Serie, 82, Oxford .

PÁLFI, DUTOUR 1995

Pálfi G., Dutour O. – Informations sur les activités du passées apportées par le squelette, *Les Hommes du Moyen-Age, Dossiers d'Archéologie*, 208 : 12-21.

PARKER PEARSON 2001

Parker Pearson M. – *The Archaeology of Death and Burial*, Phoenix, Sutton Publishing (3^e éd.).

PERIN 1980

Périn P. 1980 – A propos de publications étrangères récentes concernant le peuplement en Gaule à l'époque mérovingienne : La « question franque », *Francia* 8 : 537-552.

PERIN 1981

Périn P. – L'assimilation ethnique vue par l'archéologie, *Dossiers Histoire et Archéologie*, 56 : 38-47.

PERIN 1998

Périn P. – Possibilités et limites de l'interprétation sociale des cimetières mérovingiens, *Antiquités Nationales* 30: 169-183.

POHL 1998

Pohl W. – Telling the Difference : Signs of Ethnic Identity, in POHL W., REIMITZ H. (eds), *Strategies of Distinction : The Construction of Ethnic Communities, 300-700* : 17-69.

RAHTZ, DICKINSON, WATTS 1980

Rahtz P., Dickinson T.M., Watts L. – *Anglo-Saxon Cemeteries 1979 (British Archaeological Reports, British Series 82)*, Oxford.

SALIN 1950-1959

Salin E. – La civilisation mérovingienne d'après les sépultures, les textes et le laboratoire, Paris, 4 vol. (1950, 1952, 1957, 1959).

SAMSON 1987

Sanson R. – Social Structures from Reihengräber : mirror or mirage ?, *Scottish Archaeological Review*, 4 : 116-126.

STEUER 1989

Steuer H. – Archaeology and History : Proposals on the Social Structure of the Merovingian Kingdom, in RANDSBORG K. (ed.), *The Birth of Europe : Archaeology and Social Development during the First Millennium A.D.* Rome : 100-122.

THEUREAU 1996

Theureau C. – Proposition pour améliorer l'évaluation de l'âge au décès des adultes à partir de plusieurs indicateurs pris sur le squelette, *Bulletins et Mémoires de la Société Anthropologique de Paris*, 8-3/4 : 441-450.

TRIGGER 1989

Trigger B. G. – *A History of Archaeological Thought*. Cambridge, Cambridge University Press.

TYRRELL 2000

Tyrrell A. – *Corpus Saxonum: Early Medieval Bodies and Corporeal Identity*, in FRAZER W.O., TYRRELL A. (eds), *Social Identity in Early Medieval Britain*, Londres, New York, Leicester University Press : 137-155.

WELCH 2002

Welch M. – Cross-channel contacts between Anglo-Saxon England and Merovingian Francia, in LUCY S., REYNOLDS A. (eds), *Burial in Early Medieval England and Wales*, Londres : 122-131.

ZADORA-RIO 2001

Zadora-Rio E. – Archéologie et toponymie : le divorce, *Les petits cahiers d'Anatole*, n° 8, 05/12/2001, 47496 signes, http://www.univ-tours/lat/pdf/F2_8.pdf